

Les Orfèvres Protestants

à Saint-Antonin au XVIII^e siècle

Compte rendu de Jeanine ISABETH
présidente de l'association

Le dimanche 3 août 2003, Mme MALVY-SYLVESTRE a donné une causerie, illustrée de diapositives, sur les orfèvres à SAINT-ANTONIN au XVIII^e siècle. Cette conférence a été suivie par un public nombreux, salle des Congrès (Mairie) à SAINT-ANTONIN, sous le patronage commun des Amis du Vieux Saint-Antonin et de la Société montalbanaise d'études et de recherche sur le protestantisme (S.M.E.R.P.)

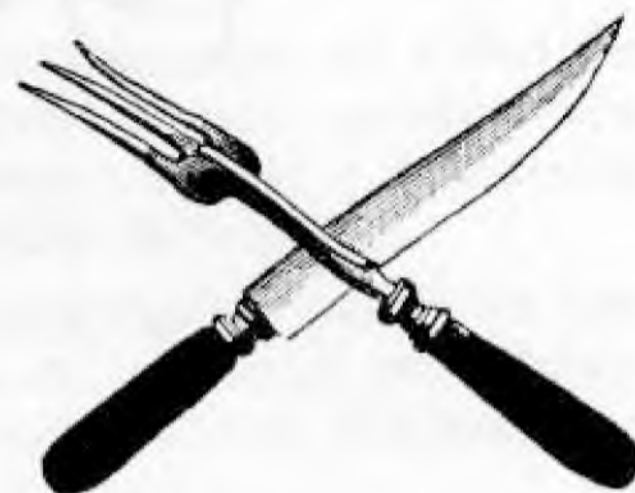
L'attention de Mme MALVY-SYLVESTRE, originaire de Saint-Antonin et comptant des orfèvres parmi ses aïeux, a été attirée par le nombre d'orfèvres exerçant à Saint-Antonin, tant catholiques que protestants, après la promulgation par Louis XVI en 1788 de l'Edit de tolérance. Lors du recensement de 1791, notre ville d'environ 3 000 habitants ne compte pas moins de 11 orfèvres plus 5 apprentis.

Parmi ces artisans d'art, on compte de nombreux protestants, installés dans une ville fidèle à la foi huguenote. Et puis le matériau noble qu'ils travaillent, l'or, est là tout proche dans les sables de l'Aveyron et du Vaur. Ils peuvent facilement acheter d'autres matériaux : l'argent (mine de Villefranche de Rouergue) l'étain, le cuivre de la Haute Vienne et de la Creuse, les pierres semi-précieuses du Tarn (tourmalines, grenats, taillandines (1)).

Ils fabriquent toute la vaisselle de table : plats, écuelles, assiettes, coupes, timbales, pots, aiguières en étain ou en argent selon la richesse de leurs clients ; mais aussi la fourchette, boudée par Louis XIII et Louis XIV, redevenue à la mode au XVIII^e siècle ; et encore chandeliers, bougeoirs, calels, taste-vins, tabatières,

boîtes à mouches, petits cadres pour miniatures, articles de toilette, boucles d'oreilles, colliers, châtelaines ⁽²⁾, claviers ⁽³⁾...

A noter que les orfèvres protestants n'ont pas le droit de faire figurer la fleur de lys dans leur poinçon ; elle est réservée aux artisans catholiques, seuls reconnus comme orfèvres royaux. Les artisans protestants de Saint-Antonin gravent quelquefois leurs initiales sur leurs œuvres. Voici quelques noms d'orfèvres protestants : ALIES, POMMIES, POUX, COSTES, BIBAL, DELRIEU, THOURON, TEULY. Sont catholiques : CARAT, MORDAGNE, BROMET.



L'expression « un travail d'orfèvre », passée dans le langage courant, reflète bien les qualités indispensables au métier : précision, méticulosité, adresse, patience... et de nombreuses connaissances sur les métaux et les pierres utilisés. A cette époque la durée de l'apprentissage est de huit ans chez un maître orfèvre, avec la signature devant notaire du contrat d'apprentissage ; et c'est encore devant notaire qu'est remis à l'ouvrier son certificat de capacité. Les études portent sur le dessin, la sculpture, la connaissance des métaux et des techniques : laminage, étirage, brasure, estampage, ciselage, filigrane, la connaissance des pierres précieuses et leur travail de taille, de sertissage.

On trouve l'or, ce métal lourd d'une densité de 19,33 à l'état pur, soit dans des gisements filoniens, soit dans les alluvions des rivières qui l'ont arraché aux roches traversées.

Dans le sable de certaines rivières françaises, l'or est recueilli par lavage selon la technique des orpailleurs. C'était une technique pratiquée voilà plusieurs millénaires par les Egyptiens, et 400 ans avant J.C. par « nos ancêtres les Gaulois ». Il semble même que la richesse en or de la Gaule soit l'une des causes de l'invasion de notre pays par Jules César, il y a environ 2 000 ans. Plutarque ne dit-il pas après Pline l'Ancien que « Jules César conquiert la Gaule avec le fer des Romains et asservit la république romaine avec l'or des Gaulois ». Le Moyen-Age, peu propice à la prospection minière, laisse pourtant à la postérité la célèbre figure de St. Eloi, patron des orfèvres, lui-même orfèvre des rois Clotaire II et Dagobert. Du XV^e au XVIII^e siècle fleurissent actes, décrets, écrits, concernant l'orpaillage développé sur de grands secteurs en France : la plaine du Rhin, la vallée du Rhône, les rivières du Sud-Est du Massif Central (Gard, Hérault), celles du versant Sud-Ouest (Tarn, Lot), du Limousin (l'Aurence), les rivières pyrénéennes

(l'Ariège). C'est encore l'Aveyron et le Viaur, prenant leur source ou traversant les couches aurifères de l'ère primaire, coulant au fond de la grande faille de Villefranche de Rouergue à Najac, qui se chargent d'alluvions contenant de l'or.

Au XVIII^e siècle, dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert on lit : « quant à l'or qui se trouve dans les rivières, on l'obtient en



lavant le sable de leur lit. On choisit pour cela un endroit où la rivière fait des coudes, où les eaux vont frapper avec violence et où s'est amassé du gros sable. Les orpailleurs passent le sable à la claie afin de séparer les pierres les plus grossières. On jette le sable avec l'eau sur des morceaux de drap grossier ou sur des peaux de mouton tendues sur une claie inclinée. Par là, l'or qui est en particules très fines, s'attache aux

poils du drap ou de la peau de mouton que l'on lave de nouveau pour en séparer l'or et le sable. Pour achever la séparation de l'or et du sable on fait le lavage à la sébile, une écuelle de bois dont le fond est garni de rainures ; on l'agite en tournoyant, le sable plus léger va par-dessus bord tandis que l'or reste au fond ».

Au XIX^e siècle avec l'industrie de la faïence, on ne fabrique plus ou peu de vaisselle de table en métal.

Après nous avoir fait admirer les diapositives de différents objets datant du XVIII^e siècle : écuelle, plat, fourchettes et cuillères, boîtes à mouches, à priser, poudreuse, cadre de miniature de Jean ALIES. Mme MALVY-SYLVESTRE attire notre attention sur un bijou spécifique de l'artisanat protestant de la région : La badine.

Elle se présente sous forme d'une croix latine⁽⁴⁾ dont la branche inférieure est mobile. Elle est formée de cinq cupules d'or, deux latérales, une en haut, une en bas, une au milieu ; dans chacune d'elle est enchâssée une pierre précieuse ou semi-précieuse. La badine à pierres rouges – souvent des grenats – est destinée aux femmes mariées ; celle à pierres blanches (des diamants pour les plus riches) est pour les jeunes filles.

Le Saint-Esprit : les pierres sont plus ou moins grosses, les enjolivures varient avec chaque orfèvre mais on retrouve toujours la même distribution de base à cinq pierres figurant la colombe du Saint-Esprit : la pierre centrale pour le corps, les deux latérales pour les ailes, celle du haut pour la queue, celle du bas, mobile pour la tête.

Comme la croix huguenote, ce bijou était un signe de reconnaissance et se transmettait d'une génération à l'autre. Mais, au gré des unions et des héritages, on pouvait la retrouver au cou d'une catholique convaincue, ignorant tout de son origine et de sa signification.

La fabrication de la badine s'arrête au XIX^e siècle à Saint-Antonin, suite à l'émigration et à l'essor des communications et de l'industrialisation.

Ce métier d'artisanat d'art va disparaître au profit du travail mécanique et industriel.

Mais à Saint-Antonin il y a toujours des badines dans les coffres à bijoux...



NOTES

- 1) *Taillandine* : Toute pierre travaillée pour les bijoux.
- 2) *Châtelaine* : Bijou suspendu à la ceinture par un clavier, également chaîne à laquelle sont suspendus des instruments de couture, qui se porte à la ceinture.
- 3) *Claviers* : Pincettes en argent, fixées à la ceinture pour supporter les clés pendues à la châtelaine, souvent cités dans les actes notariés.
- 4) *Croix latine* : La hampe de cette croix est plus longue que la barre transversale (voir photo).